



YRSA SIGURÐARDÓTTIR

Le trou

roman traduit de l'islandais
par Catherine Mercy et Véronique Mercy

actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

ULTIMES RITUELS, Anne Carrière, 2011 ; Points n° 2805.

JE SAIS QUI TU ES, Anne Carrière, 2012 ; Points n° 3125.

BIEN MAL ACQUIS, Anne Carrière, 2013 ; Points n° 3317.

INDÉSIRABLE, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 196.

ADN, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 221.

SUCCION, Actes Sud, 2019 ; Babel noir n° 254.

ABSOLUTION, Actes Sud, 2020.

Titre original :

Gatið

Éditeur original :

Bjartur & Veröld, Reykjavík

© Yrsa Sigurðardóttir, 2017

publié avec l'accord de Salomonsson Agency

Photographie de couverture : © Magdalena Anna Kocjan / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16289-4

YRSA SIGURÐARDÓTTIR

Le trou

roman traduit de l'islandais
par Catherine Mercy et Véronique Mercy

ACTES SUD

Les personnages et les événements sont purement imaginaires.

Un crissement de pneus traversa l'obscurité de l'habitacle. La voiture roulait sur du gravier. Elle s'arrêta brutalement. Le bruit cessa. Helgi, affalé à l'arrière, glissa sur la banquette et se meurtrit la joue en raclant le tissu rêche et puant. Il comprit qu'il n'était pas dans sa voiture. Entrouvrant un œil, son regard tomba sur des détritres à même le sol, des canettes bosselées, un sachet de chips froissé, des serviettes en papier usagées, deux cigarettes cassées et un emballage de hot-dog. Décidément, les taxis étaient de plus en plus sales ! Mais était-ce vraiment un taxi ? Il avait peut-être fait du stop ? Il était peut-être monté dans la première voiture venue, rue Lækjargata. Ce ne serait pas la première fois que Helgi saoul oserait faire ce que Helgi sobre s'interdisait.

Ses idées s'embrouillèrent. Une douleur aiguë lui vrilla le crâne et son estomac se souleva en signe de protestation. Il n'avait pas la force de se relever. S'il vomissait, il arroserait la banquette. À en juger par l'odeur, la bagnole devait avoir l'habitude. Bon Dieu, qu'est-ce qu'il avait avalé ? Il évitait soigneusement les mélanges détonants, d'habitude. Aucun doute, c'était l'alcool. Cette hébétude et cette incapacité à faire face aux événements, il les connaissait bien. Mais il y avait des années qu'il ne s'était pas mis dans un état pareil.

Quand il expulsa son dîner, il avait miraculeusement réussi à avancer la tête au-dessus du rebord du siège. L'aigre contenu de son estomac inonda les détritres répandus sur le plancher de la voiture. Le tableau était particulièrement répugnant. Helgi ferma les yeux. Il entendit quelque'un pester et jurer

bruyamment à l'avant. Pas besoin d'avoir les idées claires pour comprendre de quoi il retournait. Tout le monde aurait réagi comme lui, en l'entendant vomir.

Les jurons s'interrompirent, la portière s'ouvrit dans un grincement métallique, puis claqua. Le gravier craqua de nouveau, mais plus discrètement qu'à l'arrivée. Quand la portière près de la tête de Helgi s'ouvrit à son tour, ses narines aspirèrent l'air pur et froid. Ses nausées et ses maux de tête s'atténuèrent aussitôt. Quelle merveilleuse sensation ! Mais il n'eut pas le temps d'en profiter. On l'agrippa fermement par l'épaule et on le poussa sans ménagements. Helgi voulut protester qu'il ne tolérerait pas qu'on le traite de cette façon, mais aucun mot ne sortit de sa bouche. On aurait dit que la connexion entre sa langue et son cerveau était coupée. Ses idées s'embrouillèrent de nouveau et il sombra dans la confusion la plus totale.

Une voix en colère lui ordonna de sortir. L'automobiliste voulait se débarrasser de lui, rien d'étonnant à ça, pensa Helgi. Mais son obéissance le surprit lui-même. Alors qu'il n'avait pas l'intention de se lever, ses membres et ses muscles se mirent en mouvement, et grâce à leurs efforts conjugués, il fut bientôt debout devant le véhicule. Il inspira profondément l'air pur, encore meilleur que quelques instants plus tôt, à l'intérieur de la voiture. Dans la clarté de la pleine lune, la nuit figée par le gel s'était doucement apaisée. Exister, c'était bon. Il leva la tête pour admirer le ciel, mais il perdit l'équilibre et tenta vainement de se remettre sur ses jambes. La main qui l'avait déjà saisi l'attrapa au vol au moment où il allait basculer en avant ou en arrière. Helgi apprécia le geste. S'il s'était écrasé sur les cailloux qu'il avait sous le nez, il s'en serait souvenu.

Quand Helgi eut cessé de flageoler sur ses jambes et retrouvé un semblant d'équilibre, on le poussa rudement et on lui ordonna de se bouger les fesses. Son corps obéit de nouveau sans autorisation. Pourquoi le chauffeur ne lui reprochait-il pas d'avoir vomi ? Quelle drôle d'histoire ! C'était à n'y rien comprendre. Il n'arrivait pas à retrouver ses esprits et avait l'impression d'être plongé dans l'un de ces rêves dont on se réveille brutalement à l'instant précis où l'on s'élance du haut

d'une falaise. Le royaume des songes en offrait de multiples versions.

Sous ses semelles, le gravier fit place à un sentier moutonnier qui ondulait dans un champ de lave accidenté mais couvert de végétation. Helgi marchait les yeux rivés sur ses pieds, de peur de voir un précipice s'ouvrir devant lui. Ses pas étaient si incertains qu'il avait le plus grand mal à se maintenir sur l'étroite piste. Il marchait devant, son guide juste derrière lui. Chaque fois que Helgi s'écartait dans la lave, chaque fois qu'il allait perdre l'équilibre, on le repoussait brutalement au milieu du sentier. Il aurait bien voulu expliquer qu'il ne le faisait pas exprès, mais il lui était impossible de parler.

Le sentier montait puis redescendait dans des replis de terrain parmi les rochers volcaniques. Un lieu idyllique l'été, mais pour l'heure glacial et inhospitalier. Comme le paysage lui paraissait familier, Helgi reprit un peu ses esprits et observa les alentours. Non loin de là, le champ de lave débouchait sur l'océan, dont les vagues noires étaient éclairées par les rayons de la lune. Cette vision fit surgir en lui un souvenir d'enfance. Autrefois, il avait accompagné son grand-père sur une plage qui ressemblait à celle-là. C'était peut-être la même. Ils avaient aperçu deux eiders* qui s'étaient enfuis à leur arrivée. Son grand-père avait gagné la zone où les oiseaux reposaient tranquillement quelques instants plus tôt, et il y avait découvert un nid. Deux gros œufs bleuâtres enfouis dans une épaisseur de duvet brun clair. Quand Helgi avait touché les plumes du bout des doigts, il avait eu l'impression d'effleurer une substance si aérienne et si légère qu'elle paraissait immatérielle. Quand il s'était relevé, son grand-père lui avait montré les mouettes qui tournaient autour d'eux pendant qu'il admirait le nid. Elles se tenaient suffisamment à distance pour que leur manœuvre d'encercllement ne soit pas trop visible, mais elles s'étaient approchées peu à peu. L'une après l'autre. Son grand-père lui avait expliqué

* Canards migrateurs dont les Islandais récoltent le duvet, destiné au garnissage de luxueuses pièces de literie. La femelle s'arrache ce duvet pour en garnir le nid. Les Islandais n'en prélèvent qu'une partie pour ne pas nuire à la perpétuation de l'espèce. (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

pourquoi elles faisaient ça. Helgi avait eu grande envie de les chasser à coups de pierre.

La situation était sans issue. Il l'avait compris, malgré son jeune âge. S'ils restaient là, tous les deux, les mouettes ne s'approcheraient pas des œufs. Mais les eiders non plus. Les œufs refroidiraient et les petits mourraient. Si lui et son grand-père s'en allaient, les eiders pourraient regagner leur nid, mais les œufs seraient à découvert suffisamment longtemps pour que les mouettes se livrent à leur pillage. Son grand-père avait finalement réussi à le convaincre de poursuivre leur route, mais il avait marché sans cesser de se retourner, tant il espérait voir les deux eiders sauver leurs œufs. Mais les oiseaux n'étaient pas revenus. Du moins tant que leur nid était demeuré à portée de vue. Il n'avait jamais su ce qu'était devenue la nichée.

Mais on était en hiver et il n'y avait plus de nids sur la plage. Ni de duvet. Il avait été récolté et nettoyé. On l'avait fourré dans des couettes que de riches étrangers s'étaient offertes. Helgi fut violemment propulsé en avant. Tout à sa contemplation de l'océan, il n'avait pas remarqué qu'il s'était arrêté. Il reprit lentement sa marche, les yeux fixés sur les hauteurs de la piste tortueuse qui grimpait devant lui. On lui ordonna bientôt de s'arrêter. Ce qu'il fit. Il était vraiment très obéissant !

Quand il leva de nouveau la tête, son regard fut attiré par deux majestueux rochers noirs qui auraient pu servir de décor dans la trilogie du *Seigneur des anneaux*. Une imposante poutre reliait leurs pointes de lave, ménageant une sorte de pont pour piétons. Son rêve l'avait-il entraîné jusque dans les terres sombres du Mordor ? Il n'eut pas le temps de solliciter son cerveau embrumé, car on le poussa encore une fois en avant, dans la direction d'un des deux rochers. Comme sa base était tapissée d'herbe sèche de l'été précédent, c'était faisable. Helgi obtempéra sans broncher. Puis on lui dit de s'arrêter près du sommet, sur une corniche qui faisait saillie, en contrebas des deux éperons rocheux. Debout face à l'horizon, il contempla l'océan inoffensif et paisible sous le ciel clément. L'illusion était parfaite.

Helgi trébucha, ses pieds se dérobaient sous lui, il allait finir par tomber. Mais bizarrement cette perspective ne l'effrayait pas. L'altitude n'était pas dangereuse. Décidément,

tout ça n'était qu'un rêve. Rien d'autre. Mais dans ses rêves les abîmes étaient sans fond. Ils ne ressemblaient pas à ce trou plein d'herbe encastré dans des blocs de lave.

Quand on le retourna, Helgi se trouva nez à nez avec celui qui l'avait forcé à grimper jusque-là. D'abord il ne vit qu'un visage en partie dissimulé sous une écharpe, mais deux yeux gris qui n'avaient rien d'amical lui firent baisser précipitamment la tête. Son regard tomba sur les mains de l'homme. Et sur l'outil jaune et noir qu'il serrait dans sa main droite. La main gauche saisit le manteau de Helgi et défit les boutons du haut. Puis elle sortit une feuille de papier d'une poche d'anorak et la posa sur la poitrine de Helgi, qui essaya de lire ce qui était écrit dessus, mais les mots étaient à l'envers. S'il avait été dans son état normal, il aurait réussi à déchiffrer le texte, mais il avait l'esprit trop confus pour y arriver. Toutefois ses efforts ne furent pas inutiles, car il se rappela qu'on lui avait tendu un papier et qu'on lui avait demandé de le signer. Celui-là, il l'avait lu, et il se souvenait qu'il l'avait bouleversé. Mais bouleversé comment ? Dans le bon ou dans le mauvais sens ? Ses idées s'embrouillant de nouveau, il fut incapable de se rappeler.

L'outil jaune et noir ressurgit devant ses yeux. L'homme l'appuya sur la feuille de papier qu'il avait plaquée sur sa poitrine. Helgi leva les sourcils. Il n'éprouvait aucune appréhension, seulement de la curiosité. Il attendait la suite des événements. Même s'il ne possédait aucun outil chez lui, il était capable de reconnaître les plus courants. Mais il n'en avait jamais vu de pareil à celui-là. À quoi pouvait-il bien servir ?

Helgi vit les doigts se crispier sur le manche. Un claquement formidable perça le silence de la nuit. Une douleur fulgurante dans la poitrine lui coupa la respiration. Il faillit tomber à la renverse mais on le rattrapa *in extremis*. Malgré sa souffrance, il fut rassuré. On ne lui voulait aucun mal, sinon on ne l'aurait pas sauvé de la chute. En tout cas pas grand mal.

Quelque chose s'abattit sur ses épaules. Un grossier collier de corde pendait sur sa poitrine meurtrie. Son compagnon veillait sans doute à la sécurité de leur étrange expédition. S'il l'attachait au rocher, il ne risquerait plus de tomber. Mais au

même instant, on lui serra la corde autour du cou. Il essaya de dire que ce n'était pas une bonne idée, que ce serait mieux de la lui nouer autour de la taille. Mais une fois de plus, aucun son ne sortit de sa bouche. Sa poitrine douloureuse entravait sa respiration. Il était incapable de parler.

Pendant que son compagnon de cordée jurait dans son dos, Helgi voyait la houle se lever sur l'océan. Il reconnut les bâtiments blancs de l'autre côté de la baie. C'était la résidence présidentielle de Bessastaðir, reconnaissable le jour à ses toits rouges. Pas de doute, il rêvait toujours. Un événement lié à cette côte envahit d'un coup son cerveau embrumé. Il chassa le souvenir pour ne pas recommencer à vomir. La splendeur du paysage et les jurons de son guide le ramenèrent au présent.

Helgi ne comprenait pas la moitié des insanités qu'il lui débitait. Il trouvait la vue si belle qu'il en aurait presque oublié sa douleur dans la poitrine. Il détourna les yeux de la résidence présidentielle et contempla la baie. Les petites vagues qui agitaient la surface noire de l'océan le captivaient. Au fond de l'horizon, un immense rideau de brouillard rivalisait de noirceur avec les ténèbres du ciel. Helgi se sentait gagné par le sommeil. Comme il dormait déjà profondément, c'était incompréhensible.

Une nouvelle bourrade le prit de court. La dernière. En plein dans les lombes. Helgi perdit pied. Il plana un court instant avant d'être brutalement immobilisé par la corde. Finalement, il n'avait pas réussi à s'envoler. Ce n'était pas un rêve.

Le corps ballotté par le vent effectua un lent demi-tour, puis retrouva sa position initiale. Huldar détourna les yeux lorsque le visage bleuâtre lui fit face de nouveau, la langue noire et pendante. Il ne pourrait jamais s'y habituer. La tête penchée sur la poitrine, le mort avait l'air de se demander où était passée sa chaussure gauche. Pour le moment elle attendait dans le véhicule de la police technique et scientifique, scellée dans un sac plastique. Personne n'espérait en tirer la moindre information sur les circonstances du sinistre suicide, mais il fallait bien respecter la procédure. D'autant plus que les techniciens n'avaient rien trouvé d'autre à faire pour appliquer le protocole prévu dans le manuel.

— Drôle d'endroit pour se pendre, tu ne trouves pas ? observa Huldar, en se retournant vers son collègue Guðlaugur.

— Ni plus ni moins qu'un autre, répondit Guðlaugur sans quitter des yeux l'homme qui se balançait au bout de la corde. Il ne voulait pas que ses proches le découvrent dans cet état-là. Je ne vois pas d'autre explication.

— Oui, tu as peut-être raison.

Huldar n'était pas convaincu. L'opération n'avait pas dû être simple. Depuis la route, il y avait un bon bout de chemin à parcourir avant d'atteindre les rochers, et la poutre qui avait servi de potence était massive et difficile à manœuvrer. Pour un ancien charpentier comme lui, c'était facile à voir. À la place du pendu, il ne savait pas comment il aurait occupé sa dernière journée. Mais jamais il n'aurait eu l'idée de labourer un champ de lave, surtout en traînant derrière lui un engin pareil.

Il évita de faire part de ses doutes à Guðlaugur. Avec ses yeux rouges, sa tenue négligée et les pastilles Opal à la réglisse qu'il ingurgitait les unes après les autres, il avait tous les symptômes de la gueule de bois, ce dimanche matin. Il valait mieux ne pas le contrarier quand il sortait de son mutisme.

Huldar reporta son attention sur les deux rochers. Ses collègues cherchaient le meilleur moyen de faire descendre le corps. La corde était solidement enroulée autour de la poutre. Si on la sectionnait, non seulement le cadavre s'écraserait quelques mètres plus bas, mais en plus il rebondirait contre les aspérités de la roche volcanique. Or il valait mieux le récupérer intact. Erla, qui s'était positionnée sous le pendu, gesticulait et hurlait ses ordres à l'adresse des policiers qui avaient escaladé les rochers. Ils faisaient de leur mieux pour respecter ses consignes, mais entre commander sur un sol plat et obéir perché sur une corniche, il y avait une grosse marge. Quand elle perdrait patience, ce qui ne saurait tarder, elle grimperait là-haut rejoindre ses troupes pour leur donner l'exemple. Quand elle redescendrait sans avoir atteint son objectif, elle serait d'humeur exécrable.

La poutre craquait dangereusement. Un policier venait de s'aplatir dessus, il tentait de ramper jusqu'à la corde. Mais ses intentions n'étaient pas claires. Croyait-il sérieusement qu'il allait réussir à hisser le corps sur la poutre, puis à le remorquer derrière lui jusqu'au poste qu'il occupait sur le rocher ? Les sinistres avertissements de la potence le persuadèrent de renoncer à son plan. Erla ne put cacher sa déception, car c'était son idée.

— Il serait peut-être plus prudent d'emprunter le filet des pompiers ? Celui qu'ils utilisent pour permettre aux victimes de sauter ? Si on le tend sous la poutre, le corps ne sera pas endommagé en tombant.

Huldar sourit et tourna la tête. C'était la voix de Lína, la jeune étudiante en sciences criminelles de l'université d'Akureyri. La toute première stagiaire de ce niveau dans la brigade. Même si personne ne le disait ouvertement, elle faisait l'unanimité contre elle. Comme c'est souvent le cas en matière de préjugés, l'hostilité des membres de la brigade criminelle était motivée par la

peur. La peur de l'inconnu. Que deviendraient-ils quand tous les nouveaux auraient un diplôme universitaire ? Est-ce qu'ils en seraient réduits à faire les cent pas deux par deux dans la rue Laugavegur, au milieu des touristes ? À déloger les fêtards coupables de tapage nocturne ? Ou à distribuer des amendes pour de minables infractions ?

Huldar s'en moquait. Si sa carrière de policier tournait court, il pourrait toujours reprendre son métier de charpentier. Et puis cette stagiaire le distrayait. Elle avait le chic de se mettre tout le monde à dos.

Elle ne manquait aucune occasion de relever les entorses aux procédures. Elle corrigeait les propos de ses aînés et citait ses manuels à tout bout de champ. Erla serrait les dents et soufflait par les narines chaque fois que la jeune femme ouvrait la bouche. Et chaque fois Huldar s'en amusait. Tout comme le réjouissait l'agacement de Guðlaugur, quand elle le prenait pour cible.

— C'est une bonne idée, Lína, dit-il. Mais on n'a pas le temps d'aller en chercher un.

Le compliment la fit sourire. Elle était de petite taille, elle lui arrivait à la poitrine. Elle avait les cheveux carotte et la peau blanche. Si blanche que ses dents ressortaient à peine sur son teint, quand elle souriait. Elle reprit aussitôt son air sérieux et concentra son attention sur ce qui se passait sur les rochers.

Huldar soupçonnait Erla de l'avoir amenée là pour d'autres raisons que les seules exigences de sa formation à la pratique du terrain. Elle espérait sans doute que la stagiaire, impressionnée par l'horreur de la scène, irait vomir dans un coin. Mais les choses s'étaient passées autrement. Lína s'était glissée en première ligne. Elle avait observé le pendu qui se balançait au-dessus d'elle comme elle aurait examiné un lustre dans un magasin de luminaires. Quand elle avait baissé la tête, elle s'était étonnée qu'on n'ait pas sécurisé la zone derrière un ruban. Erla ayant rétorqué qu'on n'avait pas le temps, et Lína étant revenue à la charge, Huldar avait cru bon de l'entraîner à l'écart. Il lui avait expliqué qu'il s'agissait d'un cas exceptionnel qui figurerait certainement un jour dans les manuels ; la procédure habituelle n'était pas adaptée aux situations d'urgence.

Ses efforts avaient été récompensés par une grimace. Rien aux yeux de Lína ne pouvait justifier une telle précipitation.

Elle était bien la seule, car en dehors d'elle, toute l'équipe avait compris qu'il fallait faire vite. Ce n'était pas tous les jours qu'un cadavre leur était signalé par un coup de fil de Bessastaðir, la résidence présidentielle. En temps normal, on aurait dépêché sur place deux enquêteurs et un technicien, mais dans le cas présent, il y avait foule autour de Huldar. Dans la confusion qui avait suivi l'appel de la présidence, les policiers disponibles avaient pratiquement tous été mobilisés. Une partie de ceux qui étaient en congé avaient même été réquisitionnés. Alors que cette masse de manœuvre était censée accélérer l'enlèvement du cadavre, l'effet était exactement inverse. La plupart des participants, les bras ballants, gênaient ceux qui étaient occupés.

Le portable d'Erla sonna. Comme elle fermait les yeux et se frottait le front en écoutant son interlocuteur, Huldar devina que ses supérieurs ne ménageaient pas leurs critiques. Les chefs étaient sur le gril. Ils voulaient éviter de passer pour des amateurs aux yeux des agents de sécurité d'une grande puissance étrangère. Il y avait vraiment de quoi rire, mais le regard qu'Erla jeta sur lui le refroidit. Elle prit congé et rangea son portable dans sa poche.

— Coupez la corde ! On n'a plus le temps ! hurla Erla en direction des hommes perchés sur le rocher. Le convoi officiel vient de partir. Il sera à Bessastaðir dans une demi-heure. Il faut absolument qu'on soit partis avant ! Tant pis pour le cadavre ! Le mort s'en fout pas mal !

Lína ouvrit la bouche pour protester. L'ordre d'Erla la contrariait. Les visites officielles de hauts dignitaires étrangers ne figuraient probablement pas dans le chapitre du manuel consacré aux prélèvements d'indices. Huldar posa la main sur son épaule.

— À ta place, je me tairais. Ça ne sert rien, chuchota-t-il dans son oreille finement ourlée.

Lína serra les lèvres. Elle manquait d'expérience, mais elle n'était pas bête. Elle avait écouté le petit discours d'Erla avant le départ. Elle n'ignorait rien des circonstances qui avaient précédé leur arrivée. Elle chercha des yeux la résidence présidentielle, de l'autre côté de la baie, et la toisa longuement d'un air

mécontent. Aucune chance qu'elle vote pour le président aux prochaines élections, même s'il n'était pour rien dans cette histoire. Son rôle s'était borné à organiser une réception à l'arrivée du ministre chinois des Affaires étrangères, en visite officielle dans l'île. Quand les agents de sécurité de l'hôte du président s'étaient rendus sur place pour inspecter la zone, ils avaient immédiatement repéré le cadavre qui se balançait entre les rochers, de l'autre côté de la baie de Lambhúsatjörn. Mais sa présence avait échappé au personnel de Bessastaðir, car un épais rideau de brume avait dissimulé la côte jusqu'au petit matin.

La nouvelle n'avait pas manqué de susciter un émoi considérable dans les rangs du ministère des Affaires étrangères islandais. On avait eu le plus grand mal à dissuader les diplomates et le service de sécurité chinois de renvoyer l'avion de leur ministre. Finalement, ils s'étaient laissé convaincre que les pratiquants du Falun Gong n'y étaient pour rien ; qu'il ne s'agissait que d'un très malheureux et très exceptionnel concours de circonstances. Le programme initial avait donc été maintenu. À une condition, toutefois : qu'on ait fait disparaître le mort avant l'arrivée du ministre. Il aurait gâché les festivités. Un cadavre, ça ne fait jamais bien dans le décor. Ni en Europe ni en Asie.

Mais les diplomates islandais avaient surestimé la rapidité des forces de police. Quand Erla avait appris la fâcheuse découverte, l'avion du ministre avait déjà entamé sa descente au-dessus de l'aéroport de Keflavík. Or la police et le cadavre devaient avoir vidé les lieux avant le passage des voitures officielles. C'était la consigne. La zone n'était pas visible de la route, mais les invités l'auraient sous les yeux dès leur arrivée à Bessastaðir. On ne pouvait pas prendre le risque de mettre le président en difficulté. Les Chinois lui demanderaient des comptes dès qu'ils auraient repéré l'agitation de l'autre côté de la baie. Après un pareil incident diplomatique, jamais la Chine ne prêterait de panda géant aux Islandais. Restait l'espoir de développer malgré tout des échanges commerciaux.

Huldar et Lína étaient captivés par les mouvements de leurs collègues. Ils s'étaient divisés en deux groupes, un par rocher, et s'activaient à chaque extrémité de la poutre. La manœuvre consistait à tendre une cisaille suffisamment loin pour couper

la corde. Mais la tâche paraissait impossible. Erla suivait des yeux les opérations, tout en vérifiant régulièrement l'heure sur son portable.

— Faites tomber la poutre et tout le reste, hurla-t-elle soudain. Avec le cadavre !

Les deux groupes, après s'être coordonnés, réussirent à soulever la poutre et à la laisser choir avec son chargement.

Huldar tapota l'épaule de Guðlaugur, toujours aussi pâle, et lui demanda de l'aider à apporter le brancard abandonné près du sentier qui menait aux rochers. Ils revinrent juste au moment où le corps s'abattait sur le sol. Ils s'approchèrent du tas informe qui gisait sous son énorme potence. On les aida à couper la corde et à écarter la poutre. Guðlaugur retourna le mort avec un de ses collègues. Deux autres soulevèrent le brancard. Huldar s'était éloigné pour ne pas être obligé de participer à l'opération. Il se contentait de contempler de loin le masque funéraire du défunt.

— Arrêtez ! ordonna Lína.

Elle s'était exprimée avec tant d'autorité que c'était à croire qu'elle avait l'habitude d'être obéie. Elle était bien jeune, pourtant. Huldar avait parcouru son CV, avant son arrivée dans la brigade. Comme tous les jeunes Islandais, elle avait effectué des petits travaux pendant les congés scolaires. Elle avait travaillé pour la municipalité d'Akureyri, elle avait été caissière dans un magasin d'alimentation. Elle avait été embauchée dans une usine de poisson, puis dans un cinéma. Où avait-elle appris à donner des ordres ? Peut-être quand elle exigeait des clients du cinéma qu'ils éteignent leur portable.

— Tu n'as pas d'ordres à donner ici ! cria Erla, furieuse.

Elle reprit ses gesticulations en direction des policiers qui entouraient le cadavre et leur demanda de le poser sur le brancard.

— Mais...

Lína n'abandonnait pas facilement.

— "Mais", il n'y a pas de "mais", putain ! Tu comprends ce que je dis quand je te parle, oui ou merde ?

Quand Erla perdait son calme, son vocabulaire devenait très fleuri. Huldar secoua la tête pour faire comprendre à Lína qu'elle devait se taire. Mais elle ignore l'avertissement.

— Vous ne voyez pas ? Sur sa poitrine ! reprit-elle, imperturbable.

Elle désignait du doigt le cadavre.

Parmi l'assistance, tout le monde était conscient qu'il ne fallait pas regarder dans la direction du doigt. Sinon Erla deviendrait incontrôlable. Mais la curiosité fut la plus forte. Les têtes se penchèrent l'une après l'autre. Dans l'encolure du manteau entrouvert, à la hauteur de la poitrine, les policiers aperçurent une minuscule plaque métallique. Intrigués, ils se penchèrent un peu plus. Sauf Huldar, qui avait immédiatement reconnu la chose. C'était la tête d'un clou, d'un clou de quatre pouces, à vue de nez. Planté dans un bout de papier déchiré, comme s'il avait servi à l'afficher sur le corps.

Erla devait avoir compris, car elle poussa un long soupir, presque un gémissement.

La thèse du suicide avait du plomb dans l'aile. S'enfoncer dans le corps un clou pareil, ce n'était pas à la portée de tout le monde. Surtout dans la poitrine. Selon toute vraisemblance, ils se trouvaient désormais sur une scène de crime. Une scène de crime qu'ils avaient piétinée comme les derniers des amateurs. Dans leur hâte, ils n'avaient même pas pensé à faire venir un médecin légiste.

Pour la première fois depuis le début de son stage, Lína avait raison d'être scandalisée.

— Écartez-vous, dit Erla calmement – mais on voyait bien qu'elle prenait sur elle. Trouvez-moi de quoi recouvrir le corps. Il ne faut pas qu'on puisse le voir de Bessastaðir. Même pas avec des jumelles. Camoufflez-le avec de l'herbe et tout ce que vous pourrez trouver dans le coin pour qu'il se confonde avec le paysage.

Elle ferma les yeux et se frotta rageusement les paupières.

— Après, on se tirera de là, et on attendra la fin de cette putain de réunion de snobs.

Quand Baldur retrouva sa place à table, il sentait la cigarette. À peine assis, il s'était levé pour aller fumer dehors, mais Freyja ne s'en était pas formalisée. Comme son frère n'était sorti de prison que depuis quelques jours, il n'avait pas eu le temps de s'habituer à sa liberté retrouvée – ou presque. Il avait été admis au centre de préparation à la réinsertion de Vernd. En dehors des deux contraintes qu'il devait respecter – trouver du travail et rentrer tous les soirs au centre –, il était libre de ses mouvements. Il ne fallait donc pas s'étonner qu'il ne tienne pas en place. Un vrai gamin.

Baldur ébouriffa les cheveux de sa fille Saga, assise sur un siège bébé entre lui et Freyja. Insensible à son geste, Saga continua de mâchonner sa tranche de bacon. Il la lui avait donnée quand elle avait refusé la salade de fruits servie devant elle. Quoique très différents l'un de l'autre, le père et la fille s'entendaient à merveille. Baldur était d'un naturel joyeux et sociable, alors que Saga était l'enfant la plus renfrognée que Freyja ait jamais rencontrée. Baldur était bavard et il avait le teint clair. Saga avait la peau mate et elle faisait tout le temps la moue. Le père mettait un point d'honneur à être toujours élégant, alors que Saga s'entêtait, malgré les efforts de sa tante, à ne rien vouloir enfiler d'autre que des bottes, des leggings et un tee-shirt. Pourtant, elle se laissait faire quand sa mère lui mettait une jolie robe, de mignons souliers, et réussissait à lui attacher une barrette dans les cheveux. Mais la petite ne tolérerait l'ornement qu'aussi longtemps qu'elle portait des moufles. Sitôt qu'elle parvenait à les retirer, la barrette disparaissait.

Baldur fit un clin œil à sa fille, qui l’imita des deux yeux. Elle était trop petite pour y arriver avec un seul. Baldur se tourna vers Freyja.

— Tu ne trouves pas que c’est la plus mignonne de toutes les petites filles ? déclara-t-il avec un grand sourire.

Freyja fit mine de partager son enthousiasme. Elle avait pris soin de l’enfant durant le séjour de son frère en prison. Elle la chérissait comme sa propre fille, mais “mignonne” n’était pas le mot juste. En tout cas elle se réjouissait de voir Baldur aussi heureux. Il avait rarement eu l’occasion de s’occuper de sa fille, et visiblement cela ne les empêchait pas de s’apprécier. Ils s’étaient compris presque immédiatement. Peut-être était-ce dû à leurs personnalités si singulières.

— Au fait, j’allais oublier ! J’ai quelque chose d’important à te dire.

Baldur poussa son assiette – qu’il avait à peine touchée – et approcha sa tasse de café. Quand Freyja lui avait proposé ce déjeuner, elle avait oublié de l’interroger sur ses lubies alimentaires du moment. Elle avait réservé une table dans un restaurant réputé pour le brunch traditionnel qu’il proposait le dimanche. Malheureusement, son frère n’appréciait ni les œufs ni le bacon ce jour-là. Ça ne durerait pas, il y reviendrait dès qu’il déciderait de se nourrir plus sainement. Baldur passait toujours d’un extrême à l’autre.

— Ah oui ? Quoi donc ?

Freyja ne s’attendait à rien d’extraordinaire. Baldur se tenait tranquille depuis sa sortie. Il était sous le régime de la libération conditionnelle.

Baldur tendait à Saga une nouvelle tranche de bacon. Elle laissa tomber par terre celle qu’elle tenait et attrapa la nouvelle. Sa petite langue rose surgit entre ses lèvres. Elle se mit à lécher le lard comme si elle suçait une glace.

— Je t’ai réservé un appartement.

Freyja lâcha sa fourchette, qui atterrit dans les œufs brouillés dont elle avait garni son assiette.

— Quoi ? s’écria Freyja.

Comment pouvait-il plaisanter sur un sujet aussi sensible ? Elle ne voulait pas y croire. Il savait parfaitement combien elle

souffrait de ne pas avoir de logement à elle. Il lui prêtait son appartement, mais ça ne pouvait plus durer. Elle n'avait pas l'intention de cohabiter avec lui quand il aurait quitté Vernd. Elle n'accepterait jamais de passer la nuit sur le canapé défoncé du salon pendant qu'il coucherait dans la chambre avec sa petite amie de la semaine. Elle ne voulait pas non plus lui rendre la pareille. Mais ses recherches étaient restées vaines. Quand ce n'était pas le loyer qui était trop cher, c'était elle qui ne convenait pas au propriétaire. Elle envisageait de s'exiler en province, ou même à l'étranger.

— Si tu trouves ça drôle, moi pas.

— Je suis très sérieux, je t'assure.

Baldur saisit le gobelet de Saga et essaya de lui faire boire un peu de jus d'orange, mais elle détourna la tête. Il reposa le gobelet sur la table.

— Comment tu t'y es pris ? Ça fait plus d'un an que je cherche, et je n'ai toujours rien trouvé.

C'était toujours comme ça, avec Baldur. Les gens se mettaient en quatre pour lui plaire. Les propriétaires devaient se battre à celui qui signerait le bail le premier, quand il visitait leur appartement. Mais comment avait-il fait pour lui rendre ce service ? Il n'avait pas eu le temps ! Il sortait tout juste de prison.

— Tu te souviens de Tobbi ?

— Tobbi ?

Elle avait déjà entendu ce nom, mais elle ne parvenait pas à le rattacher à quelqu'un de précis, à un visage connu.

— Oui, mon pote Tobbi. Tu ne te rappelles pas ?

— Vaguement.

Baldur avait quantité d'amis, aussi peu recommandables les uns que les autres. Pour compliquer les choses, il ne faisait pas de distinction entre les amis et les simples connaissances. D'après lui, les gens qu'il fréquentait se divisaient en deux catégories : les potes et les connards. La première catégorie était nettement plus représentée que la seconde, Baldur étant persuadé que tous ceux qui lui souriaient étaient francs et sincères. Les connards étaient ceux qui, d'une manière ou d'une autre, l'empêchaient de profiter pleinement de l'existence. Freyja était à part. Elle était son unique parente, du moins jusqu'à la naissance de Saga.

— En tout cas, Tobbi est d'accord pour te louer son appartement.

Baldur essuya les miettes devant lui avant de poser ses coudes sur la table. Il sortait de chez le coiffeur. Il étrennait un nouveau costume qu'il avait dû payer une belle somme. D'où venait l'argent ? Freyja préférait éviter de se poser la question. Il y avait des mystères qu'il valait mieux ne pas éclaircir.

— À moi ? Pourquoi à moi ?

Son enthousiasme retombait déjà. L'offre sentait l'arnaque à plein nez. Baldur était un expert, dans ce domaine.

— Parce qu'il sait que tu cherches un logement. Comme il m'avait dit qu'il avait du mal à trouver un bon locataire, je lui ai parlé de toi. Il veut absolument te louer le sien.

Freyja fronça les sourcils. Elle vit du coin de l'œil que Saga l'imitait.

— À Reykjavík, ce n'est pas compliqué de trouver un bon locataire. Il suffit de coller un post-it sur sa fenêtre avec la mention "à louer", pour que les candidats fassent la queue jusqu'au bout de la rue. Et où il est, cet appartement ? Je parie qu'il ne se trouve pas à Reykjavík !

— Si, si. Pratiquement.

— "Pratiquement" ? Qu'est-ce que tu entends par là ?

Baldur leva les yeux au ciel.

— Il est dans la banlieue de Seltjarnarnes. Dans un immeuble récent, une résidence de standing.

— Je n'ai pas les moyens de payer un gros loyer, Baldur. Tu le sais très bien.

— Le loyer n'est pas excessif. Il est tout à fait raisonnable.

Le montant qu'il lui indiqua était plus proche de celui d'un garage que d'un appartement.

— Il fait quelles dimensions, ton placard ?

— Arrête ! Ce que tu peux être négative ! Je croyais te faire plaisir.

Baldur ne souriait plus du tout. Il allait perdre sa belle humeur.

Freyja posa sa main sur la sienne. Ils étaient solidaires. Depuis toujours. Si le logement qu'il lui avait trouvé n'était pas viable, au moins il n'avait que de bonnes intentions à son égard. Il ne cherchait qu'à l'aider.

— Excuse-moi. Mais j'en ai tellement marre de chercher pour rien. Ce loyer est ridiculement bas. Il y a forcément quelque chose qui cloche.

Freyja soupçonnait Tobbi de devoir de l'argent à Baldur, ou un grand service. Si c'était le cas, le service en question n'était sûrement pas très légal.

Baldur se pencha vers Saga et posa ses mains sur ses oreilles.

— Tobbi sera bientôt en tôle. Pour dix-huit mois, murmura-t-il.

Il retira ses mains avant que Freyja ait eu le temps de lui faire remarquer que Saga ne connaissait pas le mot "tôle". Il était donc inutile de protéger ses oreilles innocentes.

— Il ne peut pas louer à n'importe qui. Il veut conserver ses meubles et ses affaires personnelles. Il me connaît bien, il sait qu'il peut se fier à moi. Je lui ai donné toutes les garanties te concernant. Comme tu entretiens mon appartement, je lui ai dit que tu avais déjà une expérience de ce genre de location. C'est simple, c'est du gagnant-gagnant !

Freyja n'aurait jamais imaginé faire figurer sur son CV son séjour dans l'appartement de Baldur. Mais si ce Tobbi la jugeait compétente, c'était parfait. Tout ça était de bon augure, finalement.

Son téléphone se mit à sonner dans la poche de sa parka, qu'elle avait posée sur le dossier de sa chaise.

— Aïe ! fit-elle en lisant le nom de son correspondant.

Elle regarda Baldur.

— Je dois y aller. C'est le boulot, fit-elle en se levant. Mais je suis très intéressée par l'offre de ton copain. Je suis pressée de visiter l'appartement. Le plus tôt sera le mieux !

Baldur acquiesça. Il allait ajouter quelque chose, mais il se contenta de lui dire au revoir en lui promettant de l'appeler le soir même.

Freyja déposa un baiser sur sa joue et sur la tête de Saga. Elle paya l'addition et quitta le restaurant d'un pas allègre, pleine d'espoir à l'idée que son futur appartement était enfin à portée de main. Si ça marchait... Quand Baldur était de la partie, on ne pouvait augurer de rien.

Freyja appuya une seconde fois sur la sonnette, et plus longuement. Ils entendirent la sonnerie résonner à l'intérieur de l'appartement, puis ce fut de nouveau le silence dans le couloir. Depuis leur arrivée, aucun autre son ne leur était parvenu, en dehors de cette sonnerie stridente et du téléphone qui appelait dans le vide.

— Est-ce que j'essaie encore ?

Freyja s'était retournée vers son compagnon, un grand jeune homme mince au regard fatigué, avec une barbe de Viking et un anneau d'or dans le nez. Ils avaient à peu près le même âge, mais il était plus rodé qu'elle à ce genre de situation. Il avait un emploi à plein temps au service municipal de la Protection de l'enfance, alors qu'elle n'y travaillait que de manière ponctuelle, le soir ou le week-end. Elle s'imposait ce supplément d'heures, en plus de son emploi de psychologue à la Maison des enfants, en prévision du loyer qu'elle devrait acquitter quand son frère quitterait Vernd. Mais si Tobbi était fiable, et si son appartement lui convenait, peut-être pourrait-elle renoncer à ce travail et se contenter de son salaire de psychologue. Quoi qu'il en soit, on l'avait appelée pour lui demander de se rendre dans cette résidence des quartiers chics de Reykjavík, dans ce couloir ridiculement large. Même si elle travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, elle ne pourrait jamais s'offrir un tel luxe.

— Essaie une dernière fois. Le gamin n'ose peut-être pas s'approcher de la porte. Ou bien il s'est endormi.

Freyja appuya sur le bouton. Elle le maintint enfoncé pendant de longues secondes, dans l'espoir de réveiller l'enfant, s'il dormait profondément. Mais personne ne se manifesta.

— Impossible de rester endormi dans un bruit pareil !

— Peut-être pas. Mais va savoir...

Le jeune homme, qui se prénomait Hlynur, s'avança et frappa avec autorité contre la porte. Il y mit tant d'énergie que ses poings virèrent au rouge. Mais comme des tatouages bariolés étaient sortis de ses manches pendant la manœuvre, Freyja n'était sûre de rien.

La porte d'un appartement voisin s'ouvrit. Une femme d'une cinquantaine d'années passa la tête dans l'entrebâillement. Elle eut l'air effrayée quand elle aperçut Hlynur. Elle le prenait sans

doute pour un collecteur de dettes de drogue ou un malfrat du même acabit. Certainement pas pour un respectable employé de la Protection de l'enfance. Comme elle restait muette sur le pas de sa porte, Freyja prit l'initiative de la saluer. Elle pouvait se le permettre. Elle avait particulièrement soigné son apparence en l'honneur du brunch qu'elle avait dû quitter précipitamment.

— Excusez-nous pour le dérangement. C'est la municipalité qui nous envoie. On nous a signalé la présence d'un enfant dans cet appartement. D'après ce qu'on sait, il est enfermé seul à l'intérieur. Il est peut-être en difficulté. Est-ce vous qui nous avez contactés ?

Le signalement avait transité par les services d'urgences, le standard de la municipalité étant fermé le week-end. En temps normal, les missions de ce genre étaient assurées par la police, mais bizarrement personne n'était disponible. Comme Hlynur en avait hérité en bout de chaîne, après que le signalement avait fait le tour de la ville, il ignorait l'origine de l'appel.

La voisine parut aussi offensée que si on l'avait accusée d'avoir commis un délit. Elle secoua la tête.

— Non ! Je viens juste de rentrer. Je n'ai rien remarqué du tout.

Ses yeux savamment maquillés s'immobilisèrent sur un grand vase de mystérieuses fleurs posé contre le mur du couloir, à mi-chemin entre elle et ses interlocuteurs. Elle le fixait avec inquiétude, comme s'il délimitait une frontière invisible qui la protégeait du danger. Puis elle croisa ses bras minces sur sa poitrine.

— Vous êtes sûrs de ne pas vous être trompés d'adresse ?

Freyja hésita. La suggestion de cette femme n'avait rien d'absurde. L'enfant auquel ils venaient prêter assistance habitait peut-être dans le bâtiment ou la rue voisine. Les enfants en souffrance se trouvaient rarement dans ce genre de résidence. Ce n'était pas le luxe de l'endroit qui lui inspirait cette pensée, mais l'âge des habitants. La plupart d'entre eux ne devaient plus songer à procréer. Mais Hlynur réagit le premier.

— Non, c'est bien la bonne adresse, trancha-t-il d'un ton définitif.

La voisine fronça les sourcils.

— Ça m'étonne ! Il n'y a pas d'enfant dans cet appartement. Sauf s'il vient juste d'arriver. C'est un célibataire qui habite là. Vous devez vous tromper. À ma connaissance, il n'y a aucun enfant dans la résidence. Les appartements ne sont pas à la portée du budget des familles – surtout celui que vous voulez visiter. C'est le plus cher de l'immeuble.

— Peut-être que l'enfant est en visite ou chez son baby-sitter.

Freyja s'abstint de lui dire que les enfants s'en allaient parfois de chez eux. Parfois pour trouver refuge dans une demeure somptueuse. Du coin de l'œil, elle vit Hlynur coller son oreille contre la porte. Avait-il entendu quelque chose ? Elle crut aussi percevoir un bruit, l'alarme d'un réveil. Mais le son pouvait provenir de l'appartement de la voisine.

Celle-ci ne s'était pas retournée. Elle n'avait rien entendu. Le bruit ne venait donc pas de chez elle.

— Mon voisin n'est pas du genre à faire du baby-sitting.

— Non, peut-être pas. Néanmoins, vous comprendrez que nous prenions toujours au sérieux les signalements que nous recevons, répliqua Freyja en lui adressant un sourire qui manquait totalement de naturel.

Hlynur s'écarta de la porte. Elle était si haute qu'elle frôlait le plafond. L'architecte avait tout prévu. Les amateurs de girafe pourraient investir les lieux avec leur animal favori.

— Il y a quelqu'un à l'intérieur.

Freyja détourna les yeux de la voisine, qui prit un air dépitée en apprenant la nouvelle. Elle n'aimait pas avoir tort. Le réveil s'était tu.

Hlynur sonna et frappa contre la porte à coups redoublés. Soudain ils virent frémir la poignée. La porte s'entrouvrit doucement.

— Bonjour, dit Hlynur, en s'approchant de l'ouverture. Mon nom est Hlynur, c'est la municipalité de Reykjavík qui nous a demandé de venir. On nous a signalé la présence d'un enfant en détresse dans ce logement. Pouvons-nous vous parler brièvement ?

Aucune réponse. Hlynur s'éclaircit la voix et répéta son message. Silence. Il regarda Freyja, l'air soucieux. Puis il s'écarta et lui fit comprendre qu'elle devait essayer à son tour.

— Bonjour, mon nom est Freyja. Est-ce que vous auriez la gentillesse de nous ouvrir ? Nous voulons seulement vérifier que tout va bien. Ensuite nous partirons.

— Je veux rentrer à la maison.

Aucun doute, c'était une voix d'enfant. Mais impossible de deviner s'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille, ou de déterminer son âge. Il devait avoir entre trois et six ans, se dit Freyja.

— Nous pouvons t'aider à rentrer chez toi. Mais il faut d'abord que tu nous ouvres, pour que nous puissions te voir.

La porte s'ouvrit doucement. Une petite tête blonde apparut. Deux grands yeux apeurés sous une frange blonde regardaient Freyja. C'était un petit garçon d'environ quatre ans. Il était vêtu d'une épaisse doudoune verte alors qu'il devait faire chaud à l'intérieur. Il portait aussi de grosses bottes fermées par des velcros, comme s'il venait de rentrer ou allait sortir.

— Je veux retourner chez moi.

— Oui, tu peux compter sur nous. Nous allons t'aider à retrouver ta maison, murmura Freyja, qui s'était baissée pour le voir de plus près. Comment t'appelles-tu ?

— Siggi.

— Bonjour, Siggi. Est-ce qu'il y a un adulte avec toi ? Nous pouvons lui parler ?

— Non, je suis tout seul et je veux rentrer chez moi. Je n'habite pas ici.

Freyja cacha son étonnement. Il fallait lui laisser croire qu'il n'y avait rien d'anormal à ce qu'un petit garçon reste tout seul dans un appartement qui n'était pas le sien.

— Où est-ce que tu habites ?

— En Islande.

Freyja lui sourit.

— Moi aussi. Mais où ça, en Islande ?

— À Reykjavík. C'est une ville. Avec un maire.

— Ah oui ? Ça tombe bien ! Tu vois le monsieur, derrière moi ? Il s'appelle Hlynur, ajouta-t-elle en s'écartant. Il travaille justement pour le maire. Tu veux bien nous ouvrir et nous laisser entrer pour qu'on puisse te parler ? Si ça t'intéresse, Hlynur pourra te montrer l'aigle qu'il a sur le bras.

Freyja avait déjà eu l'occasion de travailler avec lui. Ce jour-là, il avait suffi qu'il retroussé sa manche et dévoile son tatouage pour que le gamin qui se cachait sous le lit montre son nez. Il avait été émerveillé par l'aigle aux couleurs vives qui déployait ses ailes sur le bras de Hlynur.

Le petit blond en doudoune verte pesait le pour et le contre. Il louchait sur les mains de Hlynur en se mordant la lèvre supérieure d'un air concentré. Puis il ouvrit précautionneusement la porte. Freyja se redressa et découvrit un intérieur meublé avec style.

— Qui est-ce qui habite ici ? C'est ton papa ?

Le petit garçon secoua la tête.

— C'est l'homme ou la femme qui vit avec ta maman ?

La frange blonde s'agita de nouveau.

— Alors c'est ta tante ? Ou ton oncle ?

— Je ne sais pas.

— Ce n'est pas grave. On ne peut pas tout savoir.

Freyja et Hlynur entrèrent dans l'appartement sans dire au revoir à la voisine. Ce n'était pas pour elle qu'ils étaient venus là.

La décoration intérieure leur confirma que le maître des lieux n'avait pas de problèmes de fin de mois. L'entrée s'ouvrait sur un salon somptueux dont les vastes dimensions mettaient en valeur les meubles design. L'acier chromé rutilait comme si on venait de passer le chiffon. Une énorme cheminée au gaz occupait tout un côté. Le mur voisin était orné de tableaux abstraits. Les coups de pinceau polychromes étaient certainement riches de messages sur le monde et la fragilité de la condition humaine, mais leur portée échappait complètement à Freyja. Certains meubles avaient été sélectionnés davantage pour leur esthétique que pour leur utilité. Freyja devait admettre qu'elle n'avait jamais mis les pieds dans un intérieur aussi superbe.

L'immense baie vitrée en face d'elle était d'une propreté irréprochable, une prouesse pour un appartement perché au neuvième étage. Une seconde baie vitrée, qui jouxtait la précédente, ouvrait sur une large terrasse avec vue sur la baie de Faxaflói. Freyja s'approcha et jeta un coup d'œil au-dehors.

La terrasse était équipée avec goût, mais le mobilier de jardin avait été dégarni de ses coussins. On n'en profitait que l'été. Dans un pays bordé par l'océan, on ne pouvait pas tout avoir, la belle vue et le beau temps.

Où qu'elle portât le regard, son impression était la même. Rien ne révélait la présence d'êtres de chair et d'os. Aucun courrier dans l'entrée. Aucun verre oublié sur une table. Ni journaux ni livres sur le canapé, aucune chaussette sur le sol. Rien ne traînait, l'appartement paraissait inhabité.

Pendant que Freyja explorait des yeux le spacieux salon, Hlynur ôta son anorak et s'accroupit devant l'enfant pour lui montrer son bras. Elle lui fit signe qu'elle allait vérifier s'il n'y avait personne d'autre dans l'appartement. Hlynur hocha la tête et laissa le petit effleurer ses tatouages du bout de l'index.

Freyja se dirigea vers la cuisine ouverte, à l'autre extrémité du salon. Elle vit sur la table un grand paquet cadeau multicolore décoré de rubans frisés dont les nœuds pendaient sur les côtés. Elle s'approcha pour lire l'étiquette accrochée au ruban : *À Hallbera, de la part de Helgi*. L'écriture était féminine. Elle lâcha l'étiquette et pénétra plus avant dans la cuisine.

On aurait dit que les plans de travail venaient d'être nettoyés. L'évier en inox était brillant et sans rayures. Les rares ustensiles étaient tous à leur place. Trois fours et un percolateur, tous trois comme neufs, garnissaient une paroi. Le propriétaire devait avoir toute une équipe à sa disposition, quand le commun des mortels rêvait de s'offrir les services d'une femme de ménage deux fois par semaine. Poussée par la curiosité, elle aurait volontiers ouvert le réfrigérateur et les placards un par un, mais elle se retint. Personne n'aurait pu se cacher à l'intérieur. Elle était là pour vérifier s'il y avait quelqu'un dans l'appartement, pas pour évaluer la qualité du système de rangement.

Dans le couloir, elle découvrit la chambre à coucher du maître de maison, puis, en enfilade, un dressing, une salle de bains, un bureau, et enfin une petite suite qui devait faire office de chambre d'amis. Tout était impeccable derrière chacune de ces portes. Elle s'intéressa tout particulièrement au dressing, qui selon toute apparence était celui d'un célibataire. Sans doute le Helgi qui figurait sur l'étiquette du cadeau pour Hallbera.

Comme il n'y avait aucun vêtement féminin dans le dressing, cette dernière ne devait pas habiter là. À gauche de Freyja s'alignait une rangée de costumes masculins presque identiques. Suivait une collection de chemises parfaitement repassées, et des rangées entières d'élégants souliers de cuir dans des nuances de brun. Rien que des marques de luxe. À sa droite, Freyja longea les rayonnages réservés aux tenues plus décontractées. Des jeans, des polos et des pulls, des baskets et d'autres modèles de chaussures. Un énorme meuble qui servait à la fois de table et de commode occupait le centre de l'espace. Freyja passa devant sans fouiller les tiroirs, dont le contenu était facile à deviner : des cravates en soie soigneusement roulées, des ceintures en cuir, des chaussettes multicolores, et ainsi de suite. De nombreux films mettaient en scène de riches célibataires, et elle en avait vu beaucoup. La seule différence entre ce dressing et ceux du cinéma, c'était que la rangée de costumes ne dissimulait aucune niche secrète où cacher des faux passeports, des liasses de dollars et un arsenal complet d'armes à feu.

Tout était brillant et immaculé du sol au plafond, mais l'endroit était impersonnel et sans âme. Le bureau lui-même était vide, à l'exception d'un ordinateur, d'un clavier et d'une souris sans fil. Et pas le moindre grain de poussière, comme dans les autres pièces. La seule trace de vie se trouvait dans la chambre à coucher. Le lit n'avait pas été défait, mais du côté de la porte, la couette avait imprimé en creux la forme d'un petit corps humain, celui de l'enfant. Sur la table de chevet étaient posés un vieux réveil, une bouteille de soda à l'orange à moitié vide et deux crayons de couleur, l'un rouge, l'autre vert.

Freyja regagna le salon et secoua la tête à l'adresse de Hlynur. Il resta impassible et concentra de nouveau toute son attention sur le petit garçon. Avec sa doudoune bon marché et ses bottes grossières, le petit détonnait dans le décor. Le moment était venu de lui poser des questions.

— Ça fait longtemps que tu es tout seul ici ? demanda Freyja.

— Je ne sais pas.

— Tu peux me dire qui t'a amené ? C'était ta maman ou ton papa ?

— Non.

— Qui alors ?
— Un homme.
— C'était quelqu'un que tu connais ?
— Non.
— Cet homme, il habite ici ?
— Je ne sais pas.
— Est-ce qu'il s'appelle Helgi ?
— Je ne sais pas.
— Est-ce que tu connais une femme ou une fille qui s'appelle Hallbera ?

Siggi se contenta de secouer la tête.

Freyja ne voulait pas renoncer.

— Tu es arrivé ce matin ou hier ?

— Je ne sais pas.

Hlynur se releva et prit les choses en main.

— Ça te dirait qu'on sorte d'ici et qu'on t'achète un hot-dog et une glace ? Tu n'as pas faim ?

— Si !

— Après, nous nous rendrons à mon bureau et nous chercherons ta mère.

Le garçon ouvrit de grands yeux et son visage s'éclaircit.

— C'est là qu'elle est ? C'est là qu'elle se cache ?

— Non, dit Hlynur en souriant, pendant qu'il enfilait sa veste. Mais mon téléphone et mon ordinateur nous aideront à la retrouver. Mon ordinateur sait tout sur tout le monde. Sur toi et sur ta mère, aussi. Ils en savent assez pour que nous la retrouvions.

Freyja tendit la main à Siggi pour le conduire jusqu'à la porte. À l'instant précis où leurs paumes se touchèrent, la sonnette devenue familière retentit. Le garçon retira sa main et leva les yeux sur la grande porte. Il était tout retourné. Freyja et Hlynur ne valaient guère mieux. Ils échangèrent un regard effaré, comme s'ils étaient pris en flagrant délit. Lorsque la sonnette brisa le silence une seconde fois, Freyja passa à l'action. Elle se dirigea droit vers la porte.

Une petite jeune femme rousse en uniforme de police se tenait sur le seuil.

Derrière elle, Huldar en personne !

Huldar observait Freyja du coin de l'œil. Elle sortit la paille de son emballage et l'introduisit dans la boîte de lait chocolaté. Elle tendit la boisson à Siggi, qui balançait ses petites jambes dans le vide, perché sur le bureau du policier. Freyja avait vu juste. Siggi aspira le lait si goulûment que la boîte s'aplatit en quelques instants. On lui avait promis un hot-dog, mais le commissariat ne proposait pas ce genre de gourmandise. Et personne n'avait le temps d'aller en acheter pour sauver la situation. À défaut, on lui avait donné des biscuits, du pain et du fromage – et le lait chocolaté. Il avait tout dédaigné, sauf la boisson, qui avait heureusement trouvé grâce à ses yeux.

Malgré ce maigre repas, le petit avait l'air de se plaisir au commissariat. Chaque fois qu'il voyait passer un uniforme, il écarquillait les yeux et étirait démesurément son petit cou pour ne pas perdre de vue leurs belles dorures. Il était si heureux d'être là que Huldar en était à se demander s'il n'allait pas prendre possession de son bureau. En tout cas, le hipster de la Protection de l'enfance avait déjà affiché sur le mur un dessin de l'enfant. Trois silhouettes dans la même veine artistique, un trait droit pour la bouche, deux ronds de travers pour les yeux. Trois personnages, un petit et deux grands. L'un des deux grands était nettement plus gros que l'autre. Finalement, c'était une bonne chose qu'il se sente aussi bien parmi les policiers. Il n'avait aucun avenir artistique.

Si Huldar avait respecté le règlement à la lettre, il aurait enlevé le dessin, car il était strictement interdit de personnaliser les espaces de travail. Mais le petit était si fier d'avoir

contribué à la décoration du mur, qu'il n'avait pas eu le cœur de le décevoir. Freyja étant réapparue à la minute même où Siggi découvrait le menu du jour, ce n'était pas le moment de faire un rappel au règlement. D'autant plus qu'elle s'était arrêtée aux toilettes pour se remettre du rouge à lèvres – en son honneur, espérait-il.

— Répète-moi ça !

Erla était à bout de nerfs. Il faut dire que sa journée avait mal commencé et qu'elle subissait d'énormes pressions de toutes parts. La direction, très soucieuse de sa réputation auprès des autres institutions, n'hésiterait pas à lui faire porter le chapeau au premier incident. Ils ne lui avaient rien épargné quand elle leur avait avoué qu'elle avait donné l'ordre d'abandonner le cadavre sur place, dans le champ de lave de Gálghraun. Ils n'avaient pas arrêté de l'appeler pendant que la brigade, qui s'était repliée sur le parking d'une station-service dans la banlieue de Hafnarfjörður, attendait le départ du ministre chinois. Huldar compatissait. Elle ne pouvait pas placer trois mots pour tenter de se justifier sans être interrompue par un déluge de reproches.

En revanche, aucun membre de l'équipe ne contestait sa décision. En dehors de Lína, naturellement. D'après elle, il aurait fallu poursuivre les investigations pendant la visite officielle. Quant aux supérieurs d'Erla, ils n'en démordaient pas. Meurtre ou pas meurtre, elle aurait dû faire disparaître le corps. Pourtant Erla avait trouvé un moyen terme. Elle avait suspendu l'enquête le temps de la visite, et laissé sur place un corps soigneusement camouflé. Hélas, comme c'est trop souvent le cas quand on essaie de concilier deux parties opposées, le résultat ne convenait ni à l'une ni à l'autre.

— Quand on a frappé à la porte de la victime, ces deux-là étaient déjà sur place avec le petit, répéta Huldar : Freyja et le type de la Protection de l'enfance. Le hipster, là-bas, fit-il en désignant du menton le grand barbu qui s'occupait du gamin, aux côtés de Freyja.

Huldar n'avait rien à lui reprocher, hormis le fait que la jeune femme semblait l'apprécier. Finalement, c'était peut-être pour lui qu'elle s'était refait une beauté. Même s'il avait peu de chances de la reconquérir un jour, cette concurrence l'offusquait. Il avait

bien le droit de rêver, et ce type-là l'en empêchait. Comme un fait exprès, il venait justement de poser sa main sur l'épaule de Freyja. Il lui chuchotait quelque chose à l'oreille. Huldar détourna la tête.

— On leur avait signalé un enfant en détresse à cette adresse-là, reprit-il. C'est le gamin qui leur a ouvert la porte. Si j'ai bien compris, il n'y a rien à en tirer. Il ne connaît pas le propriétaire de l'appartement et il est incapable d'expliquer ce qu'il faisait là.

Erla fit la grimace. Un brin de bruyère était resté accroché dans ses cheveux. Huldar faisait mine de ne pas le voir. Personne n'avait osé le lui dire, depuis que le cadavre avait été recouvert d'une épaisse couche de végétaux. Ce n'était pas le moment, ils auraient été mal reçus.

— Tu ne crois pas que tu ferais mieux de contacter les parents ? Ils savent sûrement ce que leur fils foutait là !

— Oui, mais il ne se rappelle que leurs diminutifs. Sibbi pour le père et Systa pour la mère. Avec ça, on n'ira pas loin. Il ne connaît ni son patronyme, ni la date de son anniversaire. Il dit seulement qu'il a quatre ans. Lína a commencé à chercher dans le registre national. Elle fait la liste de tous les Sigurður âgés de quatre ans. Il doit y en avoir beaucoup, malheureusement. On finira par retrouver les parents, mais ça va prendre du temps.

— Et qu'est-ce qu'on fera pendant ce temps-là ? cracha Erla. On installera une crèche dans le commissariat ? Une aire de jeux, avec des cubes, comme dans les banques ? Au cas où ça t'aurait échappé, on n'a pas que ça à foutre ! Quant à celle-là, là-bas... C'est quoi son nom, déjà ? interrogea-t-elle, alors qu'elle le connaissait parfaitement. Tu ne crois pas qu'elle pourrait emmener le gamin à la Maison des enfants ? Et faire son boulot de recherche là-bas ? Il est trop tôt pour interroger des témoins. Surtout quand ils ne savent pas parler. Si le gamin ne sait même pas comment il s'appelle, ça m'étonnerait qu'il nous donne le nom de l'assassin. À l'heure qu'il est, c'est notre priorité numéro un, numéro deux, et numéro trois ! Je ne comprends pas ce qui t'est passé par la tête. Pourquoi tu l'as amené ici ? C'est complètement con.

Huldar comprenait qu'Erla ait besoin de se défouler. Il était disposé à lui servir de punching-ball, même s'il n'était pas l'objet principal de sa colère.

— Si j'ai décidé de les amener ici, c'est parce que ça m'a paru la meilleure chose à faire. Je me suis dit que le petit pourrait nous être utile, d'une manière ou d'une autre, dans cette enquête. Tu ne trouves pas ça bizarre qu'il ait atterri dans l'appartement de la victime ?

— Si ! Tout est bizarre, dans cette histoire. Sans parler de la scène de crime. Un pendu au rocher de la Potence !

Le téléphone sonna. Erla arracha le combiné de son socle. Au même instant, Lína se présenta, une feuille entre les mains. Elle n'attendit pas qu'Erla ait terminé sa conversation pour la montrer à Huldar.

— Il y a à peu près quatre mille cinq cents personnes de sexe masculin qui s'appellent Sigurður. Le plus souvent, c'est leur premier prénom. Mais il n'y en a qu'une centaine qui a entre trois et cinq ans. J'ai élargi la recherche, au cas où le gamin se serait trompé sur son âge.

— Une centaine. Ça fait quand même beaucoup de monde, Lína.

— Oui, mais si on se limite à ceux qui habitent à Reykjavík, le nombre devient nettement plus raisonnable. D'après le registre national, il n'y en a que trente-huit dans la capitale.

— Ah ! C'est déjà mieux. Mais on doit pouvoir encore raccourcir la liste. Si tu intègres dans ta recherche le diminutif du père, Sibbi, tu devrais pouvoir éliminer encore quelques Sigurður.

Lína sourit, visiblement fière d'elle.

— C'est précisément ce que je viens de faire. J'ai établi la liste des prénoms masculins qui peuvent avoir "Sibbi" comme diminutif. Malheureusement il y en a beaucoup. Sighvatur, Sigurbjörn, Sindri, Snaebjörn, Steingrímur et Sigurður sont les plus courants. J'ai trouvé aussi deux Þorsteinn et un Ingibergur. On dirait qu'il n'y a pas de règle, en dehors du fait que presque tous les prénoms commencent par un S. En tout cas, quand on intègre ces prénoms dans la recherche, il ne reste plus que quinze garçons. Plus trois autres qui utilisent